

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 13 JANVIER 1900

SOMMAIRE

TEXTE.—Galerie canadienne : M. Cléophas Beausoleil, par Albert Pelland.—Nos gravures.—M. Dominique Ducharme.—Le uhlan, par Jean de Méthéas.—La fête nationale des Boers, par Olim.—La femme.—Poésie : Quand les poules auront des dents, par Jules-Maria Lanos.—Rêve et réalité, par Laétitia.—Comment nous voient les mouches, par Jacques Davia.—Poésie : L'empreinte, par Abel Letalle.—Quelques années plus tard.—Mondanités.—Découverte d'une épave d'Andrée.—Bibliographie.—Pour l'Exposition de Paris.—Monument National.—Primes du mois de décembre.—Renseignements divers.—Jeux et amusements.—Devinette.—Choses et autres.—Feuilleton : Les victimes, par Raoul de Navery.

GRAVURES.—Galerie canadienne : Portrait de M. C. Beausoleil, directeur de l'Hôtel des Postes de Montréal.—La guerre au Transvaal : Train blindé partant en reconnaissance ; Soldats anglais montant dans un train blindé.—San Francisco : Vue perspective de la future Université californienne.—Portraits : Mme A. Hearst, M. Ducharme et M. Bénard.—L'Exposition de Paris : Palais des Arènes de Terre et de Mer.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

FLORENCE

Sous ce titre, LE MONDE ILLUSTRÉ commencera, sous peu, un excellent roman canadien, par un tout jeune auteur canadien que nous avons présenté à nos lecteurs dans un des derniers numéros : M. Rodolphe Girard, rédacteur à *La Patrie*.

Ce roman, dont la trame est bien agencée, est fort bien pensé, écrit en un très bon français, et tout plein du plus pur patriotisme : c'est un bien, en ces temps de platitude et de courbettes devant le fort, le puissant fût-il l'être individuel ou collectif le plus injuste, le plus cruel que la terre ait porté.

L'action du beau roman de notre jeune auteur se déroule à Montréal et à Saint-Denis, en 1837.

Plût à Dieu que les Canadiens-français eussent encore le courage, l'énergie montrée par leurs pères, abstraction faite de la légitimité du mouvement qualifié jusqu'ici d'insurrectionnel !

Ce roman sera illustré par un artiste canadien, un jeune aussi, avantageusement connu déjà : M. Delfosse, de Montréal.

Non seulement nos chers abonnés liront ce beau roman, mais le feront lire autour d'eux.



M. CLÉOPHAS BEAUSOLEIL, DIRECTEUR DE L'HOTEL DES POSTES DE MONTREAL

Ils commencent à être rares les survivants de cette phalange autrefois si serrée qui s'était formée vers 1872 et que ralliaient autour du *National* les mêmes sympathies, les mêmes admirations, les mêmes idées de rénovation nationale. A des instants plus ou moins rapprochés, une balle invisible siffle, un vide se fait dans les rangs, vide qui ne sera pas rempli, car qui se soucie des idées dont ils étaient enflammés jusqu'à l'enthousiasme ? La génération actuelle a ses préoccupations qu'elle appelle *plus pratiques* ; elle est *affairée* et ne regarde pas souvent en arrière.

Les débuts de Cléophas Beausoleil remontent à cette période de glorieuse renaissance qui vit éclore à la fois : Mercier, Laberge, Jetté, David, Mousseau, Perrault, Laberge, Loranger, Ludger-Elzéar Labille et tant d'autres vaillants champions.

L'amour de la patrie, l'horreur des complaisances serviles, le dédain du succès vulgaire, le souci perpétuel de l'orthodoxie en politique, l'énergie de la conviction, la persistance au travail et l'incorruptible probité du cœur et de l'esprit : telles étaient les qualités qui animaient cette fière jeunesse.

Quand l'histoire s'écrira, une belle page leur sera consacrée, témoignant de leur ardeur, de leur dévouement et de leur abnégation.

Cléophas Beausoleil est né à Saint-Félix de Valois, (alors du comté de Berthier et aujourd'hui de Joliette) le 19 juin 1845. Son père, Joseph Beausoleil, était cultivateur et sa mère Rose Ducharme, était fille d'un cultivateur.

Il est donc par excellence un fils du peuple.

A l'âge de dix ans, il entra à l'Académie de Berthier, puis au collège de Joliette, où son application, secondant ses merveilleuses dispositions naturelles, lui fit remporter tous les prix.

Comme la plupart des étudiants de son canton, il débuta dans la vie monastique, et par là fut un professeur excellent, un homme qui parle à des enfants avec la volonté d'en faire des hommes.

Ce fut un des charmes de sa vie.

Il aurait, comme le pieux sage, tranquillement vécu, content de son bonheur, si une série d'événements ne l'avaient conduit sur la grande scène du monde.

En 1864, nous trouvons M. Beausoleil à Montréal, faisant son droit chez MM. Bélanger et Desnoyers (aujourd'hui juges tous deux). Cependant, la politique exerçait déjà sur son esprit une sorte de fascination ; il entra dans la carrière du journalisme et débuta à la rédaction de *L'Ordre* en 1866. L'année suivante, il suivit M. Hector Fabre, qui allait fonder *L'Événement*, à Québec, mais six mois plus tard il revint à *L'Ordre* puis au *Nouveau-Monde*.

Son passage à ce dernier journal fut particulièrement brillant. Le souvenir des vives et passionnantes polémiques qu'il eut à soutenir contre MM. Dunn, Decelles, Cauchon est encore palpitant d'intérêt.

Il n'existe peut-être pas de carrière plus difficile que celle du journalisme. En effet, le journaliste doit être prêt à écrire sur tout. Quel est celui qui sait ce qu'il écrira demain ? Dans une même journée, le hasard des événements peut le faire passer des États-Unis à l'Égypte, de l'antiquité la plus reculée à l'actualité la plus palpitante, des questions politiques aux questions religieuses. Ce sont, à chaque instant, des sauts de deux mille ans, de deux mille lieues ; il lui faut connaître tous les temps, tous les pays, leur histoire, leurs mœurs, leur situation économique. C'est là une difficulté dont on ne tient pas souvent compte, et qui est immense. Aussi, quelle souplesse, quelle intelligence, quel esprit toujours prêt il faut pour ce périlleux métier.

M. Beausoleil fut un maître dans cet art si compliqué. Aujourd'hui encore, en relisant certains de ses articles, on est vivement impressionné. En maints endroits, on rencontre vraiment l'étoffe des grands polémistes français : chaleur, spontanéité, dialectique vigoureuse et serrée, cela se fond dans un élément de force harmonieuse et superbe où domine une influence prépondérante, l'influence du savoir et de la raison. Ce fut en 1872 qu'eut lieu cette coalition de tout ce que Montréal comptait de distingué parmi la jeunesse de ce temps-là.

Cet événement devra occuper une très grande place dans l'histoire de nos luttes politiques, et il est le point culminant de la carrière de M. Beausoleil. Si l'on veut trouver le mobile de tous les actes de sa vie publique, il faut remonter à cette période mouvementée qui a imprimé sur son caractère une forte empreinte et a fait germer dans son cœur des idées de revendication nationale auxquelles il est resté fidèle toujours.

Si l'opportunisme—cette lèpre de la politique contemporaine—l'avait trouvé moins intransigeant quand il s'agissait de défendre les grands intérêts nationaux, il serait aujourd'hui confortablement installé sur les banquettes ministérielles et grassement payé aux bruits des applaudissements de la claque... Mais ses vrais amis préférèrent encore le voir là où il est.

Il vaut mieux se retirer dans l'ombre avec dignité que de transiger avec sa conscience en pactisant avec l'ennemi.

M. Beausoleil s'est conquis dès lors, dans une région sereine, au-dessus des médiocrités envieuses, une place à part, dans laquelle il s'est maintenu et qu'on ne lui disputera pas.

En 1873, nous retrouvons M. Beausoleil au *Bien Public*, qui fut durant sa brillante et trop courte carrière, le point de ralliement de la jeunesse libérale. Il avait fondé ce journal de concert avec M. L.-O. David, ce vaillant patriote qui consacre son beau talent dans l'admiration des autres, qui brûle comme un trépid plein d'encens et de charbons devant les gloires nationales de son pays, jetant dans la flamme son temps, son travail, sa pensée, son âme : tout ce que peut sacrifier un homme à ce qu'il adore.

Si les dissemblances physiques et intellectuelles sont grandes entre MM. David et Beausoleil, la conformité morale les fait oublier, car tous deux n'ont toujours eu qu'un amour propre : la grandeur de la nationalité canadienne-française.

Outre le journalisme, M. Beausoleil a aussi une autre passion : c'est la lecture.

Posséder une bibliothèque, c'est l'orgueil et le bonheur du lettré, qui vit au milieu de ses richesses qu'il ne se contente pas de regarder, mais qu'il lit, qu'il étudie et dont il s'assimile la substance.

M. Beausoleil étudia partout et toujours et sa curiosité est universelle. Régulièrement, il se tient au courant des voyages et des explorations ; régulièrement, il s'informe des faits de la vie sociale et politique ; régulièrement, il suit les progrès de la science. Mais l'étude de l'économie politique a pour lui un attrait tout particulier. Défendre la société canadienne menacée dans ses intérêts matériels, dans les ressorts de sa puissance financière comme dans sa vie morale, cela a toujours été sa pensée dominante.

En 1895, M. Beausoleil abandonna le journalisme et se consacra aux affaires à titre de syndic officiel pour le district de Montréal. Il remplit cette charge délicate avec beaucoup d'application, de prudence, de sagacité, de mesure et de raison pratique. Dans tous les mondes, il s'était acquis des clients : marchands, industriels, financiers se pressaient dans son cabinet. Les affaires de finances qui demandent des connaissances et surtout des aptitudes spéciales étaient un jeu pour lui ; il découvrait le mécanisme des opérations les plus dissimulées, il dévoilait les combinaisons les plus savamment montées, les supercheries les plus artificieusement ourdies. Et tout cela était fait avec une habileté et une délicatesse sans pareilles.

A ce travail pratique et persévérant, M. Beausoleil avait amassé une petite fortune dont la rente le débarrassait des soucis matériels de la vie, mais en 1880, la